

Études littéraires africaines

Biofiction à la première personne : *La Rose dans le bus jaune* d'Eugène Ébodé

Claudine Raynaud



Number 44, 2017

Africains... et américains ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051538ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1051538ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Raynaud, C. (2017). Biofiction à la première personne : *La Rose dans le bus jaune* d'Eugène Ébodé. *Études littéraires africaines*, (44), 57–72.
<https://doi.org/10.7202/1051538ar>

Article abstract

Eugène Ébodé's La Rose dans le bus jaune (2013) is a first-person « biofiction » that stages the legendary figure of the Civil Rights Movement, Rosa Parks (1913-2007). Choosing to tell both Rosa's ordinary life and the mythic day of December 1st, 1955 that led to her arrest, the novel relegates historical figures such as Martin Luther King, Jr. to the background and rewrites American history from the margins. The genre of biofiction allows for a reconstruction of the events, yet takes a certain liberty with the facts : Ébodé creates the character of Douglas White, the black man who passes for white, the very man for whom Rosa should give up her seat, in order to carry on his reflection on métissage. He also explores the correspondences between the African struggles for independence and the fight of the Black Americans for equality. La Rose is a blues novel that supplements Rosa Parks's own autobiographical writings while weaving together Africa and America.

BIOFICTION À LA PREMIÈRE PERSONNE : LA ROSE DANS LE BUS JAUNE D'EUGÈNE ÉBODÉ

RÉSUMÉ

La Rose dans le bus jaune (2013) d'Eugène Ébodé est une « biofiction » à la première personne qui met en scène Rosa Parks (1913-2007), figure légendaire du mouvement des droits civiques. En choisissant de raconter à la fois le quotidien de Rosa et la journée mythique du 1^{er} décembre 1955 qui conduisit à son arrestation, le roman rejette au second plan des figures historiques comme Martin Luther King Jr et réécrit l'histoire américaine du point de vue des marges. Le genre de la biofiction permet une reconstitution des événements, mais prend certaines libertés avec les faits : Ébodé crée le personnage de Douglas White, métis qui se fait passer pour blanc, celui-là même auquel Rosa devrait céder sa place, et poursuit ainsi sa réflexion sur le métissage. Il explore également les correspondances entre les luttes d'indépendance africaines et le combat des Noirs américains pour l'égalité. Supplément aux écrits biographiques de Rosa Parks, *La Rose* est un roman traversé par le blues qui croise Afrique et Amérique.

ABSTRACT

Eugène Ébodé's La Rose dans le bus jaune (2013) is a first-person « biofiction » that stages the legendary figure of the Civil Rights Movement, Rosa Parks (1913-2007). Choosing to tell both Rosa's ordinary life and the mythic day of December 1st, 1955 that led to her arrest, the novel relegates historical figures such as Martin Luther King, Jr. to the background and rewrites American history from the margins. The genre of biofiction allows for a reconstruction of the events, yet takes a certain liberty with the facts : Ébodé creates the character of Douglas White, the black man who passes for white, the very man for whom Rosa should give up her seat, in order to carry on his reflection on métissage. He also explores the correspondences between the African struggles for independence and the fight of the Black Americans for equality. La Rose is a blues novel that supplements Rosa Parks's own autobiographical writings while weaving together Africa and America.

Le roman d'Eugène Ébodé, *La Rose dans le bus jaune*¹, se présente comme la transcription de carnets qu'aurait tenus Rosa Parks, figure légendaire des droits civiques². Le 30 août 1994, Joseph Skipper, jeune toxicomane noir, s'introduit au domicile de Rosa Parks qui vit alors à Detroit et lui soutire tout son argent, non sans l'avoir auparavant violemment frappée au visage. Elle a quatre-vingt-un ans. La presse du pays s'émeut de l'ironie tragique qui fait d'une icône de la lutte des Noirs américains la victime d'une jeune génération sans foi ni loi. Elle dénonce l'échec du mouvement et partant, du pays³. Rosa Parks, quant à elle, impute aux conditions de vie de Skipper la responsabilité de son attaque. Elle demande que la mobilisation continue : il y a encore un long chemin à parcourir. C'est l'instant initial de *La Rose*. Le titre du roman provient de la phrase d'une enfant amérindienne qui, tout en la qualifiant de « rose dans un bus jaune », déclare à Rosa Parks qu'elle a par son geste « enfanté un nouveau pays » (*R*, p. 13). Cet idéal de changement et de réconciliation des peuples opprimés habite les quatorze courts chapitres qui célèbrent le « non » de Rosa.

Inventer la voix de Rosa

Pour marquer le centenaire de la naissance de Rosa Parks (1913-2007), Eugène Ébodé a choisi de raconter à sa manière la vie de la « mère » du mouvement des droits civiques⁴. C'est un hommage,

¹ ÉBODÉ (Eugène), *La Rose dans le bus jaune* [2013]. Paris : Gallimard, coll. Folio, 2016, 384 p. Désormais abrégé en *R*.

² Rosa déclare : « J'ai donc décidé de noter dans mes carnets intimes, que je confierai à mon increvable Elaine Steele, ce que j'ai jusqu'ici volontairement tu » (*R*, p. 13).

³ Bob Herbert sonne l'alarme : « Nous sommes dans la nuit sombre de l'ère de l'après droits civiques. Les guerres contre la ségrégation ont été gagnées, mais nous sommes perdus. Nous avons déshonoré l'héritage de Rosa Parks par la violence et la déchéance dans lesquelles tant des nôtres ont plongé » (je traduis) – HERBERT (Bob), « In America ; Mrs. Parks's Bequest », *New York Times*, September 4, 1994 : <http://www.nytimes.com/1994/09/04/opinion/in-america-mrs-parks-s-bequest.html> (non paginé ; consulté le 28.01.2017). Voir également THEOHARIS (Jeanne), « 1994 Mugging Reveals Rosa Park's True Character », *We.News*, February 2, 2013 : <http://womensenews.org/story/books/130201/1994-mugging-reveals-rosa-parks-true-character> (non paginé ; consulté le 28.01.2017).

⁴ En ce qui concerne la réception du roman dans les pays francophones, voir par exemple : LEFILLEUL (Alice), *La Rose dans le bus jaune*, 14 novembre 2013 : <http://www.toukimontreal.com/2013/11/14/la-rose-dans-le-bus-jaune-deugene-ebode/> (non paginé ; consulté le 30.01.2017) ; BONIN (Maxime), *La Rose dans le bus jaune*, février 2014 : <https://www.africavivre.com/cameroun/a->

une célébration, un hymne, dit Valérie Loichot dans sa vibrante postface ⁵. Après avoir rédigé l'ouvrage à la troisième personne, Ébodé a finalement préféré se glisser dans la peau de son personnage et opté pour la première personne. Ce choix semble aller de soi lorsqu'on se penche sur l'œuvre de l'écrivain camerounais : il est l'auteur, entre autres, d'une trilogie autofictionnelle (*La Transmission*, 2002 ; *La Divine Colère*, 2004 ; *Silikani*, 2006) ⁶. En outre, plus récemment, son ouvrage sur le génocide du Rwanda, *Souveraine magnifique* (2014), donne la parole à une jeune victime qui doit, dans le cadre des réparations, partager avec l'assassin de ses parents la garde d'une vache.

Dès 2000, Ébodé a entrepris des recherches sur son sujet et a même correspondu avec Rosa Parks ⁷. La quatrième de couverture de la première édition reproduit en français une lettre, légèrement retouchée, qu'elle lui a envoyée. En fait, c'est son intérêt pour les droits civiques et Martin Luther King qui a fait découvrir à l'écrivain le destin hors norme de cette femme simple au courage exemplaire : « C'est à travers King que je suis arrivé à Rosa Parks. Sa personnalité m'a ébloui. Le passage de simple couturière à héroïne nationale et icône mondiale m'a paru digne d'un conte de fée » ⁸. Entrer dans le « personnage, ou plutôt la figure de Rosa Parks », comme l'écrivain lui-même le reformule, l'habiter, n'a pas été chose facile, car Ébodé avoue dans un premier temps ne rien savoir des femmes ⁹.

lire/romans/la-rose-dans-le-bus-jaune-d-eugene-ebode.html (non paginé ; consulté le 29.01.2015).

⁵ LOICHOT (Valérie), « L'hymne à Rosa » (*R*, p. 369-378). Cette postface n'existait pas dans la première édition.

⁶ Tous ces ouvrages d'Eugène Ébodé sont publiés chez Gallimard dans la collection Continents noirs.

⁷ « Entretien Eugène Ébodé – Rabiaa Marhouch 1 : liens d'Ébodé avec Rosa Parks » : <https://www.youtube.com/watch?v=JBKvhSi6AgY&t=4s> (consulté le 8.02.2017).

⁸ MARHOUC (Rabiaa), « Quand Eugène Ébodé nous raconte Rosa Parks », *Iwacu Magazine*, 2013, p. 30-31 ; p. 30. [En ligne] : <https://sembura.files.wordpress.com/2013/02/pages-littc3a9raires-iwacu-magazine-nc2b015.pdf> (consulté le 30.01.2017).

⁹ « Habiter un personnage féminin pose des problèmes à un homme qui ne s'est jamais imaginé en tant que femme. Le genre fait souvent en sorte qu'on ne se pose pas la question de l'autre » – « Entretien Eugène Ébodé – Rabiaa Marhouch 4 : implication de l'auteur dans le personnage de Rosa Parks » : <https://www.youtube.com/watch?v=WyY93ZCNIM0> (consulté le 30.01.2017). Les citations suivantes dans ce paragraphe proviennent de cet entretien. Voir également ADLER (Laure), « Eugène Ébodé, *La Rose dans le bus jaune* » [Entretien, « Tropismes », France Ô, mars 2013] : <https://www.youtube.com/watch?v=fdLNx4XiKO4> (consulté le 11.02.2017).

Cependant, entre la « mère adoptive » que Rosa Parks peut être pour lui et le personnage dans lequel l'écrivain se faufile, cette création hybride s'explique comme suit : « J'agissais de manière multipolaire. Je voulais qu'elle soit ma mère et en même temps j'habitais son corps ». Mais, assure-t-il, « il n'y avait pas de fusion, c'est le romanesque d'un écrivain à sa table de travail ». Sans être Jeanne d'Arc, il confie avoir entendu une voix l'adouber dans la chambre de Rosa Parks, lors d'une visite en 2012. Le roman était terminé : « Il y avait là une forme de conclusion fantastique ».

De Rosa Parks, on sait peu de choses, car le processus d'« iconisation » fait basculer la vérité historique et biographique à l'arrière-plan¹⁰. Ébodé parle d'un « geste anodin qui a fait entrer [Rosa Parks] dans l'histoire et dans les cœurs »¹¹. Le nom de « Rosa Parks » traduit paradoxalement un certain anonymat, car la femme s'efface derrière le symbole. Elle a cependant rédigé, en collaboration avec Jim Haskins, une autobiographie publiée dans une collection destinée aux jeunes adultes, *Rosa Parks : My Story*, à laquelle le roman d'Ébodé fait référence dès le début (R, p. 18)¹². Les biographies tardives paraissent peu convaincantes, comme le suggère Gaby Wood :

Nous apprenons qu'elle est digne, timide, courageuse, d'une foi religieuse inébranlable. Elle est tout au long du livre l'héroïne que nous voulons qu'elle soit. L'histoire de sa vie dans ce sens n'en est pas une : on a l'impression qu'il s'agit moins d'un récit

¹⁰ Deux biographies lui ont cependant été consacrées : BRINKLEY (Douglas), *My Eyes Have Seen the Glory : The Life of Rosa Parks*. London : Weidenfeld & Nicolson, 2001, 256 p. ; THEOHARIS (Jeanne), *The Rebellious Life of Mrs. Rosa Parks*. New York : Beacon Press, 2013, 304 p. Cette dernière réhabilite le passé militant de Rosa Parks et expose les difficultés rencontrées dans le Sud comme dans le Nord, le climat de haine, les menaces de mort, les accusations de proximité avec le communisme. Voir : STAFF (Clarion), « From Alabama to Detroit : Rosa Parks' Rebellious Life », *PSC Cuny*, mars 2013 : <http://psc-cuny.org/clarion/march-2013/alabama-detroit-rosa-parks-rebellious-life> (non paginé ; consulté le 11.02.2017).

¹¹ « Entretien Eugène Ébodé – Rabiaa Marhouch 1 : liens d'Ébodé avec Rosa Parks » : <https://www.youtube.com/watch?v=JBKvhSi6AgY> (consulté le 08.12.2017).

¹² PARKS (R.) with Jim HASKINS, *Rosa Parks : My Story*. New York : Dial Press, Puffin Books for Young Readers, 1992, 208 p. Elle a rédigé ensuite un ouvrage qui explique ses convictions religieuses : PARKS (R.) with Gregory J. REED, *Quiet Strength : The Faith, the Hope and the Heart of a Woman Who Changed a Nation*. Grand Rapids (MI) : Zondervan Press, 1995, 93 p.

que d'une image inaltérable, un instant figé de ce chapitre de l'histoire de la liberté humaine¹³.

Le roman, quant à lui, se présente comme complémentaire des autres écrits de Rosa Parks qui déclare d'emblée : « mais je n'ai pas tout dit » (*R*, p. 18). Il crée la voix de Rosa et prend le ton de la confiance, promet des révélations, tout en construisant l'intériorité et la profondeur psychique de l'héroïne.

Mêlant références historiques et invention, tissant le factuel et le fictionnel, *La Rose* est de fait une « biofiction », genre hybride qui consiste à écrire une fiction à partir d'un personnage qui a réellement existé. La forme est ancienne et se distingue de la biographie dans le sens où l'écrivain ne cherche pas à faire le travail de l'historien biographe, mais annonce au contraire d'emblée la part de fiction, d'accommodements avec la réalité. La biofiction est donc apparentée au roman historique et à l'autobiographie fictive. C'est, selon la définition de Michael Lackey, « une œuvre de fiction qui donne à son personnage principal le nom d'une personne réelle »¹⁴. David Lodge, auteur d'une biofiction remarquée concernant Henry James, voit dans l'attrait du genre un symptôme du XX^e siècle finissant :

Le roman biographique – roman qui prend une personne réelle et son histoire réelle comme sujet d'une exploration imaginaire, qui a recours aux techniques romanesques pour représenter la subjectivité, plutôt qu'au discours objectif de la biographie qui repose sur la preuve – est devenu une forme littéraire très à la mode ces dix dernières années¹⁵.

Il est vrai que ce genre est en parfaite adéquation avec le soupçon que la postmodernité fait peser sur l'écriture même de l'Histoire. Il va aussi dans le sens de l'exploration d'un « sujet » post-moderne qui se défait des certitudes et des vérités préétablies et met en scène la crise de l'« identité », sa fluidité et sa mobilité. La question qui se

¹³ Je traduis. – WOOD (Gaby), « A Ticket to Ride, a War to be Fought » [recension de *Mine Eyes Have Seen the Glory : The Life of Rosa Parks*], *The Guardian*, Sunday 7 January 2001 : <https://www.theguardian.com/books/2001/jan/07/biography.gabywood> (non paginé ; consulté le 30.01. 2017).

¹⁴ Je traduis. – LACKEY (Michael), « Locating and Defining the Bio in Biofiction », *a/b : Auto/Biography Studies*, vol. 31.1, 2016, p. 3-10 ; [en ligne] : <http://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/08989575.2016.1095583> (DOI : 10.1080/08989575.2016.1095583 ; consulté le 05.02.2017).

¹⁵ Je traduis. – LODGE (David), *The Year of Henry James or, Timing is All : The Story of a Novel*. London : Harvill Secker, 2006, 352 p. ; p. 8.

pose ici est, en outre, celle de la fascination qu'exerce ce destin afro-américain sur un écrivain africain francophone.

Le texte à l'épreuve de l'Histoire

Dans *La Rose*, Ébodé fait référence à des faits réels, en particulier à ce jour du 1^{er} décembre 1955 où Rosa Parks a refusé de se déplacer au fond du bus, « ce jour incertain, hésitant, gris, venteux, pleurant en sourdine des miettes de pluie et nous humectant de sa fine et énervante larme » (*R*, p. 21-22). Cet événement, qui fait basculer la campagne pour les droits civiques en lançant le boycott des transports à Montgomery, est relaté avec minutie¹⁶. On voit Rosa arriver à son travail. Elle doit ce jour-là téléphoner à Councill Trenholm, président de l'Université de l'État d'Alabama, pour organiser une réunion de la NAACP (Organisation nationale pour le progrès des gens de couleur) qui menait alors un combat contre l'exclusion des Noirs des listes électorales. En effet, Rosa Parks militait pour les droits civiques bien avant ce moment pivot¹⁷ : elle représentait ses camarades ouvrières devant la direction du Montgomery Fair, le magasin où elle travaillait comme couturière, et se battait pour le suffrage des Noirs, empêchés de voter par des lois scélérates (test de lecture, clause du grand-père¹⁸). En fin de journée, au moment de rentrer chez elle, elle oublie qu'elle s'est promis de ne plus monter dans le bus que conduit James Blake : ce dernier l'avait forcée, douze ans auparavant, à descendre du bus pour monter à l'arrière et avait alors démarré, la laissant sur le trottoir (*R*, p. 41). S'ensuit son refus de céder la place à un Blanc, alors qu'elle est dans la partie intermédiaire, entre la zone réservée aux Blancs et celle qui est assignée aux Noirs. Elle est arrêtée et jetée en prison. Libérée sous caution, elle prend part au boycott lancé grâce à des tracts distribués le lendemain même de son arrestation ; il durera 381 jours, mettant

¹⁶ Ce boycott ne fut pas le seul. En 1900, un boycott de deux ans eut lieu dans cette même ville et mit fin à la ségrégation pour deux décennies, jusqu'à ce que le Ku Klux Klan précipite son retour. Peu de temps auparavant, un boycott avait été également organisé à Baton Rouge en Louisiane (20-24 juin 1953) : le texte y fait référence (*R*, p. 116).

¹⁷ « Depuis douze ans, je militais dans le mouvement des droits civiques » (*R*, p. 22).

¹⁸ La clause du grand-père est une loi instaurée dans de nombreux états du Sud, notamment la Louisiane (1898) et la Caroline du Nord (1900), dès la fin de la Reconstruction (1865-1877), qui visait à exempter les Blancs de tests de lecture et d'impôts. Ces tactiques avaient pour effet d'exclure les Noirs du vote (*R*, p. 54). Rosa Parks elle-même n'avait réussi à s'inscrire sur les listes électorales qu'au bout de sa troisième tentative.

la compagnie de bus au bord de la faillite. Le 1^{er} février 1956, Aurelia Browder, Claudette Colvin, Marie Louise Smith et Susie McDonald portent plainte pour violation du 14^e amendement devant le tribunal fédéral. La défense porte ensuite l'affaire (*Browder v. Gayle*) devant la Cour Suprême qui, par son jugement du 5 décembre 1956, met fin à la ségrégation dans les transports publics (R, p. 306).

La réalité historique est donc plus complexe que l'anecdote : le geste de Rosa fut suivi de cette action en justice intentée par d'autres femmes qui, avant elle, avaient défié la compagnie de transport de Montgomery. Celles-ci étaient partie prenante du combat mené par diverses organisations actives depuis plusieurs années (le *Woman's Party Council*, la *Voters League*, la NAACP). Claudette Colvin, membre du Conseil des Jeunes de la NAACP (*NAACP Youth Council*), avait été un temps pressentie pour incarner cette lutte contre la ségrégation dans les transports publics, mais une grossesse hors mariage et son langage peu châtié avaient eu raison de cette possibilité (R, p. 27). Rosa finit par devenir le cas idéal pour mettre le ségrégationnisme à l'épreuve.

Au-delà de la légende et de l'icône, Ébodé restitue, grâce à une documentation précise, une certaine épaisseur historique. Il brosse un portrait des figures du mouvement : l'avocat Fred Gray¹⁹, E.D. Nixon, président de la section locale de la NAACP dont Rosa était la secrétaire, Martin Luther King Jr, jeune pasteur de l'église baptiste de Dexter Avenue, le révérend Ralph David Abernathy, Jo Ann Robinson. Il scénarise la lutte d'influence entre E.D. Nixon, représentant la NAACP, et la MIA (*Montgomery Improvement Association*) créée à cette occasion par les pasteurs des églises de Montgomery et les représentants de la population noire. Jo Ann Robinson intègre le bureau du MIA et devient rédactrice en chef de son journal. Alors qu'E.D. Nixon et les activistes auraient préféré une action d'envergure, les hommes d'église optent pour une démonstration de force qui ne heurte pas les intérêts des Blancs de la ville. Ils élisent King à la tête du MIA, tandis que Nixon se contente du poste de trésorier. Le soir du 5 décembre 1955, King prononce un discours dans l'église baptiste de Holt Street devant une large assemblée.

¹⁹ Voir la biographie succincte de Gray (R, p. 26). D'autres noms émaillent le récit : Councill Trenholm, président de l'Alabama State College, les avocats de Rosa, Clifford Durr et Charles Langford, Edgar N. French, pasteur de la *Hilliard Chapel AME Zion Church*.

Si le roman manifeste un désir de ressusciter la vérité historique et de faire ainsi œuvre pédagogique, l'imagination intervient aussi, le romancier prenant certaines libertés vis-à-vis du « réel », ce que lui-même souligne dans un entretien : « Je ne suis pas historien ; je suis plutôt à l'aise avec le roman, c'est-à-dire avec des personnages revus et corrigés »²⁰. Ébodé choisit d'inventer des compagnes de travail qui portent les noms, à peine transformés, de féministes noires américaines, conférencières, journalistes ou écrivains : « Maria Steawart [Maria Stewart], Zora Neale [Zora Neale Hurston], Ellen Grita, Wilna Renhart, Barbara Stuyvens, Ida Wells [Ida B. Wells] » (R, p. 52). Zora Neale Hurston est mentionnée une fois de plus lorsque Rosa offre à Douglas White deux ouvrages, *Réflexions sur l'esclavage des nègres* de Condorcet et le roman de Z.N. Hurston, *Their Eyes Were Watching God* (R, p. 157). À cause de son extrême jeunesse et de son talent de prédicateur, Martin Luther King Jr est qualifié de « Wonderboy ». Il devient un personnage dont le lecteur peut se sentir très proche. D'après les historiens de la période, ce sobriquet est néanmoins plus généralement attribué au prédicateur et activiste Al Sharpton (1954-), qui se mit à prêcher dès l'âge de quatre ans.

Le roman montre la violence extrême de cette époque : les bombes placées chez le pasteur luthérien blanc Robert Graetz ainsi qu'aux domiciles de Martin Luther King Jr (R, p. 297) et d'E.D. Nixon, le Ku Klux Klan, le groupe des Vigilants, la lettre du chef du FBI, John Edgar Hoover, qui veut la chute de King, ou encore la surveillance et l'arrestation du jeune pasteur. Il raconte également l'assassinat d'un proche de Martin Luther King, le Camerounais Manga Bell, par l'indicateur Slim, le « fidèle reptile » (R, p. 291) du chef de police Goodwyn Fallen. Ce « nègre honteux » (R, p. 324) tue Manga Bell avec une dague que celui-ci avait reçue de son chef de village, et ce meurtre est traité par les autorités comme un suicide. Cet épisode semble inventé, mais il correspond à l'atmosphère de terreur et de délation qui régnait alors et permet au roman de dramatiser le ressentiment de certains Noirs américains envers leurs frères africains²¹.

²⁰ « Entretien Eugène Ébodé – Rabiaa Marhouch 3 : sur la nécessité du travail documentaire » : <https://www.youtube.com/watch?v=zUyB-IsmRsw> (consulté le 08.02.2017).

²¹ Dans l'entretien inclus dans le présent dossier, Ébodé explique comment la fiction rattrape le réel, car il a appris, après avoir terminé son roman, l'existence d'un lien entre le syndicaliste Tom Mboya, futur leader politique au Kenya, et King. Tous deux s'étaient rencontrés en mars 1957 à Accra, au Ghana, lors des cérémonies de l'indépendance.

Métissages et entorses au genre

Les accommodements avec la vérité historique sont nombreux, mais le plus saillant est la création du personnage de Douglas White. Après de nombreuses recherches sur le « Blanc » qui voulait s'asseoir à la place de Rosa Parks, Ébodé a inventé Douglas White Jr²². Il fait de ce personnage, dont le nom signifie Blanc, un métis et continue ainsi à explorer une question déjà présente dans *Métisse Palissade* (2012). Il est tout aussi ironique que le chauffeur « blanc » du bus de Rosa se nomme Blake – un nom dont l'étymologie hésite entre le vieil anglais « *blac* », c'est-à-dire noir, et « *blaac* », c'est-à-dire de couleur pâle. Ces allusions à la couleur de peau renvoient à l'arbitraire de l'assignation raciale aux États-Unis, laquelle s'énonce dans la loi : « La conception américaine voulait que, si vous aviez une seule larme de sang noir parmi les millions de gouttes qui circulaient en vous, cette larmichette-là l'emportait » (R, p. 31). Cet arbitraire est aussi inscrit dans l'histoire des droits civiques. De fait, la ségrégation est légale après l'arrêt *Plessy v. Ferguson* de 1896. Or Homer Plessy, qui fut débouté dans cette affaire, était un mulâtre qui pouvait passer pour blanc. À travers le personnage de Douglas White, dont le récit de vie est l'occasion de remonter aux temps de l'esclavage, Ébodé cherche à montrer que l'Amérique ne revendique pas son métissage et se ment à elle-même : « Au fond, c'est l'Amérique qui ne s'assume pas dans son métissage et ce vide-là, j'ai essayé de le combler. [...] La scénographie [des États-Unis], c'est d'oublier le métissage »²³.

En effet, celui qui est d'emblée présenté comme « le Blanc aux bonbons » (R, p. 69) vit dans le déni de soi et finit par avouer à Rosa : « Je suis un homme sans courage, madame. Je vis depuis très longtemps avec mon mensonge de petit blanc dans une âme noire ! [...] Tout le monde me prend pour un Blanc, or mon père est tout ce qu'il y a de plus noir... » (R, p. 146). De même, la couleur de peau de Raymond Parks, qui illustre la « *one drop rule* », est soulignée comme un élément crucial du récit, mais celui-ci correspond cette fois à la vérité biographique²⁴. Il nourrit la thématique de la question « raciale » et insiste encore sur l'arbitraire de la notion de

²² La genèse du personnage repose sur une conversation entre l'auteur et un témoin de l'époque qui a dit, au sujet du Blanc du bus : « *Was he so white ?* » (Était-il aussi blanc ?). Voir l'entretien inclus dans le présent dossier.

²³ « Entretien Eugène Ébodé – Rabiaa Marhouch 2 : sur le personnage de Douglas White » : <https://www.youtube.com/watch?v=Ogiqd2PvuGU> (consulté le 30.01.2017).

²⁴ Parks (R.), *Rosa Parks : My Story*, op. cit., p. 55.

« race ». Il permet à Ébodé de construire un personnage noir à la peau claire en opposition avec Douglas White, le Noir qui se dit Blanc, et de complexifier le rapport intime de Rosa Parks à cette question. Au fil des pages, Ébodé fait de White – « le Blanc », donc – le fils que Rosa Parks n’a pas eu, en une transposition à peine voilée de son propre attachement pour celle-ci. L’ouvrage se clôt sur le départ de White qui se rend en Afrique pour représenter Rosa Parks lors de l’inauguration de l’une des nombreuses rues qui porteront son nom. L’ironie est totale et la vraisemblance battue en brèche : le Blanc auquel Rosa a résisté devient défenseur de la cause noire²⁵.

On se demande cependant pourquoi l’universitaire Jo Ann Robinson, véritable artisan du boycott, est blanche dans le roman (*R*, p. 103), alors qu’elle figure en bonne place dans le panthéon des héros noirs de ces luttes. C’est elle qui distribua avec deux étudiants les milliers de tracts qui mobilisèrent la population noire de Montgomery. Le personnage de Scottie Folks Jr semble lui aussi inventé. Si le récit de la vie de son père au second chapitre permet surtout de mettre en scène le désir qu’a Rosa de devenir centenaire, Scottie, qui vit depuis vingt-cinq ans en Guinée lorsque le roman se termine, illustre l’implication des Noirs américains dans les luttes africaines. Il invite d’ailleurs Rosa à assister, dans le Fouta-Djalon, à l’inauguration du musée Williams-Bah²⁶, du nom de ses deux fondatrices, une Américaine et une Guinéenne. À cette occasion sont rappelées les exactions commises pendant des décennies au camp Boiro (Conakry) et toute l’horreur du régime de Sékou Touré.

Quoique le récit soit entièrement confié à la voix de Rosa Parks, des entorses à la focalisation interne sont perceptibles au fil du texte, notamment dans la restitution des dialogues. Comme le souligne Gérard Genette, rejoignant ici les analyses de Käte Hamburger, les dialogues sont des indices de fictionnalité²⁷. En 1990, Dorrit Cohn signale, pour sa part, que les deux genres, roman et autobiographie, peuvent se confondre, mais fait reposer la distinction précisément sur le jeu des personnes :

²⁵ Ébodé revendique pour ce personnage une dimension farcesque.

²⁶ La Guinéenne Mariama Dioulde Bah et la Géorgienne Dawn Williams, enseignante dans un lycée de Guinée, ont créé ce musée dans un but pédagogique, pour éviter que les jeunes Africains aient une vision erronée, fantasmée, des Noirs américains et de leurs conditions de vie.

²⁷ GENETTE (Gérard), « Récit fictionnel, récit factuel » [1990], dans *Fiction et diction*. Précédé de *Introduction à l’architexte*. Paris : Seuil, coll. Points Essais, 2004, 236 p. ; p. 141-168.

Beaucoup [d'historiens de la littérature] pensent que cette distinction [entre autobiographie et roman, entre faits et fiction] est en train de disparaître rapidement de l'esprit des écrivains et des lecteurs du XX^e siècle. Les conséquences de ces changements pour les récits de vie n'ont pas encore [...] été spécifiquement et systématiquement explorées. Et je propose qu'elles ne peuvent l'être que si on les examine séparément dans les régimes de première et de troisième personnes ²⁸.

Dans *La Rose*, lorsqu'un narrateur omniscient semble se substituer à Rosa, les effets de cette première personne qui fait du roman une autobiographie fictive disparaissent. L'histoire des ancêtres de Douglas White est ainsi relatée par lui-même, dans un premier temps, et censément reproduite par Rosa à qui il l'aurait confiée. Ébodé brosse alors le tableau de la vie dans la plantation de Franz Walter et retrace le destin de la jeune et belle esclave Tabitha, violée par son maître dans une scène d'un réalisme cru :

Fourrant l'une de ses mains dans une botte de coton en même temps qu'il entraît et sortait de Tabitha, il la bâillonna d'une ferme poignée de la production de ses champs afin de briser net tout hurlement. Une autre satisfaction, celle d'être le premier à visiter l'intimité de la gamine, le gonfla bientôt d'une mâle fierté ! (R, p. 134)

Dans un autre passage, White questionne Rosa sur les autres plaignantes : « Connaissez-vous personnellement ces femmes ? – Oui, répondis-je. Je les ai rencontrées [...] » (R, p. 306). Rosa brosse alors leur portrait. Le texte passe ensuite de la voix de Rosa, insérée dans le dialogue, au texte censément écrit par Rosa à destination du lecteur : par ce procédé, ce dernier se trouve placé dans la même position que Douglas White qui, de fait, apparaît comme un double.

Les interventions d'un narrateur omniscient pointent dans d'autres passages du récit : par exemple, la longue évocation de l'histoire de Montgomery (notamment les réunions des Noirs dans l'église de l'Avenue Dexter, qui remontent au XVIII^e siècle). Montgomery étant une ville emblématique, car elle fut la capitale des États confédérés du Sud, la guerre de Sécession y est évoquée et présentée comme le fruit d'intérêts « d'abord économiques, avant

²⁸ COHN (Dorrit), « Vies fictionnelles, vies historiques : limites et cas limites », trad. par Jean-Philippe Mathy, *Littérature*, vol. 105, n°1, 1997, p. 24-48 ; p. 46. [En ligne] : http://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1997_num_105_1_2430 (consulté le 17.02.2016).

de se cristalliser de manière opportuniste autour de l'émancipation des esclaves » (*R*, p. 105). Le roman se transforme ainsi en manuel d'histoire américaine.

Les liens entre Afrique et Amérique

Si les passages pris en charge par un narrateur omniscient trahissent la présence de l'auteur, celle-ci est également sensible dans la structuration du texte, qui fait son originalité : la vie de Rosa Parks permet en effet de célébrer un combat qui entre en correspondance avec les luttes africaines pour l'indépendance. Ébodé a déjà rendu hommage au combat politique de son père, Karl Kiribanga Ébodé, dans *La Transmission*. *La Rose* se situe dans la droite ligne de cet hymne au père rebelle, héros de la résistance face aux colonisateurs, et aux habitants du « pays des Crevettes », ces « gens [...] qui savent que tout est toujours à refaire »²⁹. Le combat politique de part et d'autre de l'Atlantique est envisagé dans le cadre d'un panafricanisme que ne renierait pas W.E.B. Du Bois, qui mourut au Ghana en 1963. Pour son lectorat francophone, Ébodé préfère cependant mettre en avant le mot « nègre » comme trait d'union entre Afrique et Amérique³⁰ :

Entre Noirs, [le mot nègre] sonnait comme un mot de passe employé avec ce zeste d'autodérision qui ouvre les portes de la conversation plus qu'il n'attise le feu des confrontations. C'est par lui que nous avons conservé, semble-t-il, le cousinage à plaisanterie, ce legs de nos lointains ancêtres africains (*R*, p. 32).

L'ouvrage, qui ne se cantonne pas à la vie fictionnalisée de Rosa Parks, est un rappel des liens entre les Noirs américains et leurs frères africains. Tout en préservant la vraisemblance, le roman ajoute à l'histoire de Rosa Parks de nombreuses allusions aux destins entrecroisés de l'Afrique et de l'Amérique et à la triangulation imposée par l'Europe (esclavage, colonialisme). Les bêtises de Cambrai et les bergamotes de Nancy qu'affectionne sans modération White – le Noir qui se fait passer pour Blanc – transposent, sur un mode léger, ces relations, en évoquant le commerce du sucre et la « bêtise » d'un confiseur :

Vers 1830, Émile Afchain, apprenti confiseur chez ses parents, confiseurs à Cambrai, fait une erreur en préparant les berlingots

²⁹ ÉBODÉ (E.), *La Transmission*. Paris : Gallimard, 2002, 188 p. ; p. 25.

³⁰ Le roman *Silikani* revient, quant à lui, sur les émeutes de banlieue en France en 2005 et donc sur le rapport entre la France (voire l'Europe ?) et l'Afrique.

de la semaine à venir : il y laisse tomber accidentellement de la menthe, et n'en dit mot. Pour camoufler sa maladresse, il tire sur la pâte jusqu'à ce qu'elle *blanchisse*³¹.

À travers le personnage de Manga Bell, petit-fils d'un martyr de la résistance camerounaise face aux colons allemands, Rudolf Duala Manga Bell, le texte tente d'ouvrir un débat sur les relations entre Africains et Africains-Américains, séparés par la traite négrière. Dans un article sur l'écriture de soi en Afrique, Achille Mbembe analyse ce passé douloureux comme lieu d'une différence radicale :

Car le destin des esclaves noirs dans la modernité n'est pas le résultat du seul vouloir tyrannique de l'autre et de sa cruauté – encore que celle-ci soit établie. L'autre signifiant primitif, c'est le meurtre du frère par le frère, bref, la cité divisée. Sur la ligne des événements qui ont conduit à l'esclavage, telle est la trace que l'on cherche à effacer. Ablation signifiante, en effet, parce qu'elle permet de faire fonctionner l'illusion selon laquelle, des deux côtés de l'Atlantique, les temporalités de la servitude et du malheur furent les mêmes. Or tel n'est pas le cas. Et c'est cette *distance* qui fait que le traumatisme, l'absence et la perte ne seront jamais les mêmes des deux côtés de l'Atlantique³².

La mise en fiction de l'histoire noire américaine permet à Ébodé de donner ce qui semble être son avis sur la question des réparations. Rosa Parks rapporte ainsi les positions de Bell : « Bell estime que la participation des Africains eux-mêmes au commerce des esclaves fut essentielle, tout aussi abominable, et partant, tout aussi condamnable » (R, p. 169). Sur les réparations, le débat oppose cependant Rosa Parks et Manga Bell, car la première refuse toute compensation financière : « Notre but n'était pas financier. Notre but était l'égalité. À quel prix la paierait-on ? Il est des combats qu'il faut savoir ne pas mener » (R, p. 171).

La proximité de Rosa avec l'Afrique est telle qu'elle fait siens les proverbes et les paraboles prétendument entendus, par exemple, de la bouche de Manga Bell : « Une parabole de Manga Bell, concernant la passivité en pays mandingue, me revint. Elle raconte que des personnes en quête de fortune l'attendaient sous le grand tamari-

³¹ Je souligne. Cité dans : FREY (Capucine) et Atelier de création Grand-Ouest, « Folie bonbons : Les bêtises de Cambrai », mis en ligne le 03.12.2015 : <https://www.francebleu.fr/emissions/les-series-france-bleu/folies-bonbons-les-betises-de-cambrai-1449149164> (consulté le 18.03 2017).

³² MBEMBE (Achille), « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, n°77, mars 2000, p. 16-43, p. 33.

nier » (*R*, p. 310). La leçon est celle de la nécessité de l'action. Ébodé va donc jusqu'à « africaniser » sa protagoniste : elle tire de la sagesse africaine les ressources qui mènent à agir, plutôt que de rester dans une attente qui dessèche. Lorsqu'elle assiste à l'étrange cérémonie de l'enterrement de Jim Crow (*R*, p. 255-258), inspirée de coutumes africaines, Rosa est tout d'abord réticente : « Pouvons-nous, malgré la répulsion que nous inspirait Jim Crow, nous abaisser à des pratiques païennes ? » (*R*, p. 256). Elle se laisse cependant gagner par les arguments de Scottie Folks Jr : l'immolation symbolique de Jim Crow emprunte ainsi aux « rites païens » pour mieux dire la détermination afro-américaine.

Le blues de Rosa

Parallèlement à la scénarisation de divers débats de l'époque, ainsi qu'à une volonté de mêler Afrique et Amérique noire, le roman tente de recréer une intimité, celle du couple que forme Rosa avec son mari Raymond, barbier de son métier, auquel elle a souvent rendu hommage, car c'est l'activisme de Raymond Parks qui a entraîné le sien : « Raymond militait dans [la NAACP] depuis le 31 mars 1931, jour du scandaleux procès des neuf garçons de Scottsboro, en Alabama » (*R*, p. 36). Ébodé imagine un couple aimant qui a recueilli dans son foyer la mère de Rosa, Leona, ancienne institutrice formée à l'École Normale de Tuskegee. Quant au refus de Rosa de céder son siège, il n'est pas renvoyé au contexte d'une journée harassante – elle s'est toujours défendue d'avoir été fatiguée – mais, contre toute attente, c'est la ménopause qui est la cause de son manque d'attention. Rosa rêve :

La phrase qui avait tourné en boucle dans mon esprit le jour durant me revint en tête, comme une ritournelle qu'on peine à effacer de son esprit : « Il faut encore avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse. » Enfanter... enfanter... enfanter... Décidément, la question de l'enfantement ne voulait pas me lâcher. Les bouffées de chaleur m'inondèrent (*R*, p. 68).

Ébodé cherche ainsi à créer un personnage éminemment féminin, humain, de chair et de sang. L'amour qu'elle éprouve pour son mari est palpable. Quand le contexte de terreur pendant et après le boycott a raison de la santé mentale de Raymond, qui se met à boire et démissionne de son travail, c'est « la tristesse de voir [son] Raymond s'abîmer » (*R*, p. 308) qui pousse Rosa à quitter le Sud pour la ville de Detroit. Rosa Parks n'a pas eu d'enfant ; il est donc fortement suggéré, par le fil thématique du désir d'enfant, qu'elle a enfanté

tout autre chose : l'espoir et la détermination dans la lutte. La phrase de Nietzsche qu'Ébodé place dans l'esprit de son héroïne devient le refrain d'un roman qui fait la part belle aux chansons : « Il faut encore avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse » (*Ainsi parlait Zarathoustra*). Certes, Rosa est cette étoile, mais la citation renvoie aussi, de façon autoréflexive, au processus romanesque lui-même, compris comme une création sur fond de rêves et de pulsions.

Ce texte, souvent bilingue et émaillé de mots doux ou de déclarations d'amour en anglais³³, recrée aussi l'atmosphère des années cinquante et soixante en multipliant les références à la culture populaire noire américaine, notamment au blues du delta du Mississippi. Ébodé reprend ici un procédé d'écriture déjà présent dans *Silikani*, dont l'héroïne mélomane transforme le roman éponyme en une broderie de chansons, de musiques, de sons et de voix africaines et afro-américaines. Ici, « C'est si bon » (1947), chanté par Louis Armstrong (*R*, p. 19), est repris par Rosa (*R*, p. 20). Mettant fin au second chapitre, « *Strange Fruit* », qu'a interprété Billie Holiday, est traduit *in extenso* en français pour rendre dans toute son horreur l'omniprésence des lynchages. Là, il est fait mention de « ce fou de Robert Johnson », le père du *Mississippi Blues* (*R*, p. 173) et le chapitre se clôt sur « *Come on in my Kitchen* » (1937 ; *R*, p. 174). Ailleurs encore, Martin Luther King entonne « *I feel good* » (1964 ; *R*, p. 202). Le roman s'achève aussi en chanson : le bluesman du delta du Mississippi, Eddy James « Son » House, interprète « *I ain't gonna cry no more* » (*Depot Blues*) sur la station de radio qu'écoute Rosa Parks. Comme l'ont fait remarquer les critiques, ce blues, dont le refrain prétend que les larmes vont cesser, pleure le départ de la femme aimée. La qualité du « blues » réside précisément dans sa subtile alliance de mélancolie et de résilience : en écho aux paroles du bluesman, le lecteur prend congé de Rosa Parks sur ces notes de guitare acoustique. *La Rose* est un tombeau dont la modalité est le blues.

Si le portrait de Rosa n'est pas dénué d'une certaine mièvrerie, cette douceur correspond aux contraintes que le lectorat de jeunes adultes a longtemps fait peser sur ses récits autobiographiques et dont le roman porte encore les traces. La Rosa Parks d'Ébodé correspond à l'image de bonté et de bienveillance, alliées à la résolution, qui fonde le symbole. L'auteur perpétue la légende et *La Rose*

³³ On peut voir là en filigrane une réconciliation, par texte interposé, des deux parties du Cameroun, anglophone et francophone, à la suite de l'occupation coloniale.

permet, grâce à ce mode « mineur », de transcrire l'anodin, l'ordinaire, tout en convoquant la densité et la complexité de l'Histoire. Le roman fait l'éloge de la modestie, de l'humilité : il écrit l'histoire des petites gens qui, sans le clamer haut et fort, bouleversent le destin de l'humanité.

Contrairement aux travaux des historiens et des biographes – on songe notamment à la trilogie de Taylor Branch, *America in the King Years*³⁴ –, Ébodé a pris le parti d'écrire une biofiction qui, par l'utilisation de la première personne, apparaît au lecteur comme un témoignage. Le choix de Rosa lui permet de mettre en avant une figure féminine, tout en inscrivant le roman dans la vogue des autobiographies-témoignages d'acteurs de la lutte pour les droits civiques : celle d'Abernathy, de John Lewis, d'Andrew Young³⁵. Il révisé ainsi un récit national qui a souvent écarté les femmes. De plus, l'hybridité du genre ouvre, pour l'écrivain camerounais, une autre voie : avec le personnage de Manga Bell, il écrit parallèlement une histoire de la lutte anticoloniale africaine. Il demeure en cela fidèle à l'esprit des Noirs américains des années cinquante qui liaient étroitement le combat pour les droits civiques au modèle des indépendances africaines. En effet, après Montgomery, King assiste en mars 1957 aux cérémonies de l'indépendance au Ghana et il prononce à Dexter un sermon qui expose l'histoire de la *Gold Coast* (Côte de l'Or) en établissant des parallèles entre luttes africaines et luttes afro-américaines. Sans aller au-delà des événements de Montgomery, le roman d'Eugène Ébodé s'inscrit donc résolument dans une veine biofictionnelle qui, ces dernières années, a contribué à la patrimonialisation littéraire de King, des grandes étapes de sa vie publique jusqu'à sa mort – le dernier exemple en date étant le roman d'Antonio Muñoz Molina, *Comme l'ombre qui s'en va* (2016)³⁶.

■ Claudine RAYNAUD³⁷

³⁴ BRANCH (Taylor), *Parting the Water : America in the King Years 1954-63*. New York : Simon and Schuster, 1988, 1068 p. ; *Pillar of Fire : America in the King Years, 1963-65*. Id., 1998, 768 p. ; *At Canaan's Edge : America in the King Years 1965-68*. Id., 2006, 1056 p.

³⁵ ABERNATHY (Ralph David), *And the Walls Came Tumbling Down : An Autobiography*. Chicago : Chicago Review Press, 2010, 638 p. ; LEWIS (John) with D'ORSO (Michael), *Walking with the Wind : A Memoir of the Movement*. New York : Simon and Schuster, 2015, 544 p. ; YOUNG (Andrew), *A Way out of no Way : The Spiritual Memoirs of Andrew Young*. Nashville (TN) : Thomas Nelson Inc., 1994, XIII-172 p.

³⁶ MUÑOZ MOLINA (Antonio), *Comme l'ombre qui s'en va*. Trad. par Philippe Bataillon. Paris : Seuil, 2016, 448 p.

³⁷ Université Paul Valéry Montpellier 3, EMMA EA 741, ITEM UMR 8132, F34000, Montpellier, France.